MOUSSA (Sarga), SABRY (Randa), dir., *Le Canal de Suez au prisme de la littérature et de l'histoire : une anthologie (1850-1975)*. Grenoble : Université Grenoble-Alpes éditions, 2024, 506 p. – ISBN 978-2-377-47496-7.

Cette anthologie de textes littéraires relatifs à l'histoire du canal de Suez est due à l'étroite collaboration d'une équipe franco-suisse et d'une équipe égyptienne. Son ambition est de contribuer à une réévaluation de l'histoire de Suez pour en dégager, grâce à une pluralité de textes, les multiples aspects. Cette entreprise complète une précédente tentative, réussie,

d'écrire une histoire polycentrique : le dossier intitulé *Les Imaginaires du canal de Suez : représentations littéraires et culturelles*, où ont infusé de la même manière les documentations européennes et égyptiennes (*Sociétés & représentations*, n°48, 2019/2, 324 p., ill.). L'intervalle chronologique retenu ici s'étend de la rédaction du mémoire de Lesseps à la réouverture du canal (p. 24). L'anthologie rassemble des textes variés, principalement français et égyptiens, mais aussi d'autres provenances (traduits de l'anglais, de l'allemand, du russe, etc.) ; les genres sont multiples, allant de romans à des poèmes, en passant par des essais et des mémoires. Les textes, pour la plupart, s'inscrivent dans la chronologie des faits relatés, avec des réflexions rétrospectives sur l'évolution de leur perception des différents moments-événements. Ils sont systématiquement introduits par un commentaire qui précise la référence bibliographique et fournit des éléments de biographie concernant l'auteur cité, le contexte politico-historique, etc.

Dans leur introduction d'une vingtaine de pages, les responsables du volume expliquent que l'ambition de joindre les deux mers tient pour beaucoup du mythe (p. 11). Le tracé d'un bras d'eau, de la mer Rouge à la Méditerranée, est un rêve au temps pharaonique. En 1799, l'étude de l'ingénieur Le Père conclut que le pays serait inondé si une telle entreprise était réalisée. Il faut attendre l'étude des saint-simoniens, dont hérite Ferdinand de Lesseps, dans la première moitié du XIX^e^ siècle, pour que la faisabilité du projet soit établie. Le mythe se transforme alors en récit de la modernité triomphante (p. 13). Le « Grand Français », surnom donné à Lesseps par Gambetta, est le héros moderne qui surmonte les campagnes de dénigrement, les freins économiques et ne ménage aucun effort de persuasion. Pour faire apparaître ce que cet imaginaire a de trompeur, les auteurs entendent déplacer leur regard vers ce qu'a représenté le canal pour les Égyptiens et se mettent à l'écoute de voix multiples et décentrées.

L'ouvrage est organisé en trois périodes historiques. La première partie (« La naissance du canal de Suez ») se concentre sur les premiers projets modernes de construction, de l'expédition de Bonaparte aux travaux d'ingénierie sous l'égide des saint-simoniens. Elle couvre ensuite la période du chantier du canal à partir de 1859 jusqu'à son inauguration en 1869. Des poèmes et des extraits de romans célèbrent la modernité du projet. Nous lisons ainsi plusieurs passages des mémoires de Maxime du Camp et de Nubar Pacha, qui ne cache pas son animosité à l'égard de M. de Lesseps qu'il considère comme « un conquérant » (p. 78). Sont également présentés plusieurs extraits de correspondances, dont des lettres adressées à Georges Sand par Flaubert, lequel voit, dans ces grands travaux, l'ébauche des « conflits monstrueux » à venir... (p. 82). Cependant, ce sont les récits viatiques, avec leur enthousiasme, qui occupent l'essentiel de cette première partie, notamment les témoignages d'Eugène Fromentin, de Charles Blanc ou de Jules Verne. Distinguons dans cet ensemble « L'éloge de la "couffe" ou "couffin" » de Narcisse Berchère, symptomatique de ce ravissement qui oblitère une partie de l'histoire de la construction du canal, puisque l'auteur fait l'éloge, sur une longue page, de tel instrument qui, même « usé et déchiré, sert encore » (p. 100), tandis que du côté des fellahs, pourtant soumis à des conditions de travail exténuantes, il se contente de noter que « tout va bien » (p. 101). De tels témoignages ont une vision romantique du canal qui transforme le désert en terre fertile, renforçant la mythologie nouvelle consacrée à la figure de Lesseps. Le poète américain Walt Whitman célèbre ainsi le passage vers l'Inde et la modernité diffuse qui est, dans son poème, l'actualisation d'un plan divin : « Le passage vers l'Inde, / Regarde, mon âme, n'aperçois-tu pas le dessein de Dieu dès le commencement [...] Je chante un culte nouveau » (p. 159). Enfin, des voix moins connues, notamment celles des paysans affectés au creusement du canal, se font entendre dans les textes de Talaat Harb, Amal Donqol ou encore Abd el Rahman el Abnoudi, et révèlent la face plus sombre de l'entreprise.

La deuxième partie (« De 1882 à la veille de la nationalisation ») aborde un tournant dans l'histoire du canal, tournant qui se manifeste par des signes de désenchantement. À partir des années 1870, la question de la dette du chantier devient de plus en plus pressante, tandis que le canal lui-même est perçu différemment dans un contexte colonial et impérialiste. Par exemple, la pièce de John Ninet met en scène les railleries des ambassadeurs de six pays européens jusqu'à l'arrivée de trois représentants égyptiens dont le discours rationnel défait, non sans ironie, les préjugés racistes de leurs interlocuteurs. L'un d'eux, Ali Dagh, s'exprime ainsi : « Tout en remerciant le Noble Lord des paroles parfumées de justice et d'équité qu'il vient de prononcer, j'admets que l'Égypte n'est pas tout à fait prête à se gouverner [...] Mais tous les êtres humains, toute communauté politique – sont mûrs pour le règne de la justice et de l'équité, les Fellahines aussi bien que les Français et les Anglais » (p. 216). Dans la même veine, mais orienté davantage vers les ouvriers de Port-Saïd, le témoignage saisissant de l'Anglais George W. Steevens dénonce, dans *Egypt in 1898*, les conditions de travail cauchemardesques de cet « équipage de diables s'adonnant à quelque rituel démoniaque de diablerie » (p. 231). Aux critiques visant la surexploitation des travailleurs et la gestion financière désastreuse s'ajoutent les récits des nationalistes égyptiens, qui dénoncent l'attitude des puissances coloniales seulement soucieuses de leurs intérêts stratégiques. Moustapha Kamel, par exemple, auteur du slogan « L'Égypte aux Égyptiens », alerte les autres puissances européennes de la menace que représente l'hégémonie britannique : « Quels sont les hommes d'États européens qui regarderaient froidement une telle catastrophe, et qui en accepteraient les conséquences ? » (p. 244). D'autres textes, comme ceux de l'historien Léon Hugonnet, rendent hommage à Urabi Pacha, un leader nationaliste qui lutte contre l'ingérence britannique. Même si c'est la question du contrôle international du canal qui domine les discussions à la fin du XIX^e^ siècle, Sarga Moussa et Randa Sabry ne manquent pas de mettre en lumière des textes dont la lecture procure

un réel plaisir littéraire : nous passons ainsi des descriptions de paysages aux considérations ethnographiques – voire écopoétiques dans les yeux de Joseph Billiet – et aux rêveries nocturnes de Stefan Zweig qui, finalement éveillé, réalise ce qu'a « d'artificiel et dangereux cette voie d'eau » (p. 271). Cette deuxième partie, grâce à un choix remarquable de témoignages, donne un riche aperçu des différents regards posés sur l'Égypte jusqu'à l'aube de l'année 1956.

La troisième et dernière partie (« De 1956 jusqu'à la seconde inauguration ») traite des événements cruciaux qui se succèdent de 1956 à 1975. Elle débute donc au moment où Nasser annonce la nationalisation de la Compagnie maritime du canal le 26 juillet 1956, ce qui constitue évidemment un tournant historique. Le canal, jadis l'objet des convoitises internationales, devient l'enjeu du conflit entre les puissances coloniales et l'Égypte, et un symbole dans la lutte pour l'indépendance nationale. À l'exception de deux témoignages dont la présence répond à l'exigence d'impartialité des coordinateurs de cette anthologie, les textes cités soulignent l'euphorie qui gagne l'Égypte. Parmi eux, les textes des sœurs Efflatoun, Gulpérie et Inji. Gulpérie Efflatoun-Abdalla, dont le mari marxiste a été emprisonné par Nasser, ne cache pas son émotion : « Et pourtant, me voici, comme des milliers d'autres en train d'admirer son courage ! [...] Avec tous les Égyptiens, nous retrouvions confiance » (p. 333-334). À l'enthousiasme s'opposent cependant les images de l'attaque des villes du canal en octobre 1956 et de ses conséquences : les bombardements, le départ des « étrangers » nés en Égypte et qui sont désormais considérés comme des autres, voire comme l'« ennemi ». Nous relevons par exemple quelques lignes du roman *Les Femmes avec leur amour* de Paula Jacques (Mercure de France, 1997) : « J'aime l'Égypte. Mon pays par la naissance et les papiers. Mais je suis juive. [...] En arabe, il y a deux mots pour désigner la patrie : *el bilad*, le pays natal, et *el watan*, la nation attaquée par un voisin déloyal et infâme. Mon problème vient de là » (p. 373). Viennent ensuite les récits de la guerre des Six Jours (1967), qui éclairent sous un nouveau jour la mobilisation de la résistance puis l'ampleur des dommages égyptiens. Nous découvrons par exemple, dans le récit à quatre mains de Mario Rispoli et Jean-Charles Depaule (*Italien du Caire*, 2010), comment les Égyptiens ont été trompés par les médias qui maquillèrent la défaite cuisante de 1967 : « Le peuple semblait se réveiller d'un rêve pour plonger dans un cauchemar » (p. 381). Les témoins ne manquent pas non plus pour rendre compte de la guerre de 1973 et de ses grandes étapes. Sonallah Ibrahim, Anouar el Sadate ou encore Rispoli et Depaule racontent ainsi la destruction de la ligne Bar-Lev, la réouverture du canal, la libération des prisonniers et la nouvelle inauguration, 100 ans après la première.

Cette anthologie contribue de manière incontestable à l'histoire littéraire et à l'histoire culturelle du canal de Suez. Elle intéressera celles et ceux qui souhaitent découvrir ou parfaire leurs connaissances concernant l'élaboration, la construction et l'exploitation du canal. La variété exceptionnelle des textes littéraires choisis, la précision de ces choix et la diversité des voix rassemblées, qu'elles soient françaises, égyptiennes ou issues d'autres provenances, rendent compte de la complexité historique et des multiples perceptions de cet ouvrage colossal. C'est même cette richesse documentaire qui nous a fait regretter de ne pas en apprendre davantage à propos de la manière dont ces récits ont été perçus par leurs contemporains ; mieux percevoir les contextes dans lesquels ils ont été reçus aurait ajouté une dimension supplémentaire à cette anthologie déjà remarquable.

Margaux VIDOTTO

OGUNTOKUN (Wole), *The Chibok Girls : Our Story / Les Filles de Chibok : notre histoire*. Traduit de l'anglais (Nigeria) et présenté par Marianne Drugeon et Florence March, avec la collaboration de Béla Czuppon. Toulouse : Presses universitaires du Midi, coll. Nouvelles Scènes – anglais, 2024, 123 p. – ISBN 978-2-810-71307-3.

La collection « Nouvelle Scènes – anglais », codirigée par Émeline Jouve et Marianne Drugeon, accueille pour la première fois un auteur africain. C'est à la faveur des initiatives engagées pour Africa 2020 en France que ce texte de Wole Oguntokun est arrivé au comité de traducteur·ice·s de la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale, dont Marianne Drugeon et Florence March sont membres. Ces deux universitaires spécialistes du théâtre britannique, frappées par l'originalité du texte et la force politique du propos, ont alors décidé de le traduire en français et de commenter la version bilingue qu'elles proposent au moyen d'un appareil de notes et d'une riche préface d'une vingtaine de pages.

La singularité de ce texte est, selon elles, qu'il renouvelle en profondeur les canons du théâtre documentaire. Ce genre est revendiqué par l'auteur, qui a tenu à entrer en contact – par l'entremise d'une ONG – avec des rescapées de l'enlèvement spectaculaire des 276 écolières de Chibok dans le nord-est du Nigeria en avril 2014, enlèvement qui allait déclencher le hashtag #BringBackOurGirls amplement relayé sur les réseaux sociaux. Certains tableaux sont ainsi composés du verbatim du témoignage des jeunes filles (reconstitué dans l'acte 2 – les monologues), tandis que d'autres fictionnalisent la parole des jeunes hommes enrôlés de force dans Boko Haram, ou bien rendent audible la parole du dramaturge (le tableau « The Taken / Celles qui sont prises ») dans toute son amplitude poétique. Cette pluralité de voix est de nature à déstabiliser le/la lecteur·ice peut-être davantage que le/la spectateur·ice qui, lors des représentations au Nigeria (en 2015, au Muson Center de Lagos), a pu voir évoluer sur scène trois jeunes filles rescapées portant des masques vénitiens et jouant leur propre